

*Patrick Raynal*  
En cherchant Sam

roman

Flammarion

# En cherchant Sam

*Patrick  
Raynal*

Ils s'étaient juré que si l'un d'eux venait à mourir, les autres iraient jeter ses cendres au Mexique, sous le volcan de Malcolm Lowry. Le genre de serment que l'on fait lorsqu'on a dix-sept ans, l'Amérique au cœur, et que l'on se croit immortels... Mais quand, trente ans plus tard, Manu débarque à New York avec les restes de Michel, Sam a disparu sans laisser d'adresse. Et trop de gens semblent lancés à ses trousses, pour des raisons obscures.

Commence un long périple, sur les traces de Sam, des boîtes de blues de Clarksdale jusqu'aux milices du Montana, en passant par un sud de cauchemar. Les souvenirs d'enfance se brouillent, les témoins se contredisent, bientôt l'image de Sam devient aussi incertaine que ses trace – tandis que Manu s'enfonce dans une Amérique hallucinée, qui le conduira plus loin sans doute qu'il ne voulait aller, jusqu'à un ultime face à face...

En cherchant Sam s'achèvera au Mexique, comme ils l'avaient rêvé, jadis. Mais ils ne savaient pas alors, que le temps, jamais, ne nous fait de cadeau.

*Patrick Raynal dirige la « Série Noire » chez Gallimard. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers dont Arrête d'urgence, Fenêtre sur femmes, Né de fils inconnu. Il est coauteur du scénario tiré des aventures du « Poulpe » que réalise Guillaume Nicloux.*

**Flammarion**

Patrick Raynal

# En cherchant Sam

*Roman*

Flammarion

**Collection Gulliver dirigée  
par Michel Le Bris**

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1998  
ISBN : 9782080675125

*Au 6 rue de Jarente,  
au 4 bd du Temple,  
au 1211 Sunset Boulevard,  
au 44 rue Fessart  
et à Alain Rémond.*



# I

— Vous avez quelque part où dormir ?

La voix était douce et la formule plaisante. Accoudé au gros juke-box du Lion's Head, je luttai sans beaucoup de succès contre le sommeil quand Rebecca mit sa main sur mon épaule. Elle avait la quarantaine un peu forte, le sourire humide et l'air assez à jeun pour me croquer tout cru. Je la trouvai plutôt laide mais pas au point de m'ôter l'envie de jouer le rôle du gibier.

— Vous voulez prendre un verre d'abord ? me demanda-t-elle sans attendre ma réponse à sa première question.

Le *d'abord* me fit sourire. Elle avait une façon de compenser sa laideur par une hardiesse qui me la rendit aussitôt séduisante.

— J'ai peur d'avoir vraiment très sommeil, fis-je avec un sourire modeste.

— Vous êtes anglais ? répondit-elle sur le ton d'une légère déception.

— Français, mais j'ai appris l'anglais à Londres.

— Français... répéta-t-elle en roulant des yeux.

Et elle m'entraîna à l'angle de Sheridan Square et de la 7<sup>e</sup> Avenue, d'où nous sautâmes dans le premier taxi en maraude.

Elle embrassait bien et, comme souvent chez les femmes un peu fortes, son corps était d'une agilité surprenante. Un œil dans le rétro, l'autre sur la circulation compacte du vendredi soir, le chauffeur n'en perdait pas une miette.

Je me suis laissé faire dans la chaleur brutale de ma première soirée à New York.

Depuis que Sam s'y était installé, j'avais souvent fait le projet de venir le voir à New York. Femmes, défonce et bonne musique, le portrait que dressait Sam de sa ville d'adoption ne manquait pas de charme mais j'avais repoussé ma venue année après année, prétexte après prétexte, sans doute par flemme, sûrement par peur. Je ne suis pas un voyageur. L'idée de partir me fascine deux mois avant l'action, ensuite elle me déprime jusqu'au renoncement. Celle qui fut ma compagne pendant vingt ans ne m'a jamais beaucoup aidé. D'origine bretonne, elle aimait se définir comme une bernique, ces petits coquillages en forme de chapeau chinois qui se collent au granit une fois pour toutes et attendent de finir en ragoût. Pourtant, elle était partie ; d'un seul coup et sans laisser d'adresse. De quoi me faire perdre le nord et l'envie de rester tranquille. Pour être précis, c'est le double choc du départ de Sophie et de la mort de Michel qui m'a poussé chez Sam et c'est l'absence de Sam qui m'a valu de passer cette première soirée new-yorkaise dans les bras de la grande Juive aux lèvres préhensiles.

— Tu m'as l'air distrait, fit Rebecca à mi-parcours. Qu'est-ce que tu faisais au Lion's Head ? Ne me dis pas que tu es écrivain.

— Pas du tout. Je suis... enfin, j'étais libraire.

Elle eut l'air un peu déçu, me demanda si j'étais riche et, sans attendre de réponse, se remit à me mordiller



l'oreille tout en me massant habilement pour que je demeure ferme mais inassouvi. Du grand art.

Sam m'avait beaucoup parlé du Lion's Head, le bar intello du Village. Après m'être cassé le nez sur la porte de son appartement de la 8<sup>e</sup> Rue, c'est là que j'étais venu l'attendre. Intello, l'établissement l'était certainement. Les photos de James Joyce et d'autres écrivains accrochées sur les murs ne laissaient aucun doute là-dessus, pas plus que la foule de journalistes et de plumitifs de toutes sortes qui s'engouffraient dans le bar à l'heure du rush. Un peu avant, le barman m'avait administré ma deuxième douche froide de la journée :

— Sam le Français? Le guitariste? Il vient souvent mais ça fait un bout de temps que je l'ai pas vu. Attendez-le un peu... On ne sait jamais.

J'ai attendu en regardant les autres et en prenant ma première leçon d'alcoolisme américain : commander un verre, le payer avec une grosse coupure et laisser la monnaie devant soi pour que le barman vous resserve jusqu'à épuisement de la cagnotte. En cas de soif intense, on recommence l'opération. J'ai bu deux billets de vingt avant d'aller somnoler un brin sur le juke-box où m'avait pêché Rebecca.

Elle habitait dans la 79<sup>e</sup> Rue, entre Amsterdam et Columbus. C'est du moins ce qu'elle m'expliqua avec la délectation maso typique des New-Yorkais quand ils parlent du quartier où ils habitent.

— Spanish Harlem. À l'est, vers Colombus, c'est encore à peu près tranquille. De l'autre côté, vers Amsterdam, c'est l'enfer du crack... Enfin, un des enfers... Je hais ce qu'est devenue cette ville. À la première occasion, je fous le camp.

J'appris par la suite qu'elle était née à Manhattan et qu'elle faisait des crises d'asthme dès qu'elle s'approchait de la frontière du New-Jersey.

Elle me sauta dessus dans le vestibule et j'avais le pantalon sur les chevilles en atteignant l'orée du salon. Nous fîmes l'amour entre le fauteuil et le canapé. Je ne me souviens plus des détails ni de comment je fis pour m'arranger avec le jetlag et les martinis du Lion's Head, mais il me reste un souvenir ébloui de ce premier contact avec New York.

— Je vais t'aider à retrouver ton ami, me dit-elle quand nous eûmes retrouvé un semblant de souffle.

— Comment ? Il a résilié son bail et il ne met plus les pieds au Lion's. Je n'ai que ces deux points de chute.

— S'il est ici nous le trouverons, fit-elle avec une belle assurance. En attendant, tu t'installes chez moi.

J'ouvris la bouche pour protester mais elle s'était déjà emparée de mes bagages.

— Tu voyages lourd, dit-elle en soupesant mon sac. On dirait que t'as l'intention de rester un moment.

— Pas à New York, fis-je avec réticence.

— Ça, c'était avant de connaître New York, sourit-elle en empoignant le petit sac, celui où j'avais rangé Michel. Qu'est-ce que tu trimballes là-dedans ? On dirait un vase.

— C'est un vase, murmurai-je.

— Un cadeau pour ton ami ?

La suite de nos relations le prouva amplement, Rebecca aurait fait un grand flic. Elle posait ses questions sans gêne ni retenue et elle était dotée d'un flair de détecteur de mensonges.

— Il y a de ça, convins-je évasivement.

— C'est pas un cadeau d'homme. Ne me dis pas que tu es gay.

— J'ai l'impression de t'avoir prouvé le contraire.

— Ça ne prouve rien du tout. Tu ne serais pas le premier à renier ta foi contre un hébergement gratuit.

Elle me fixait d'un air mi-inquisiteur, mi-amusé. Je me suis dit que je n'avais aucune raison de lui cacher la vérité.

— C'est une urne funéraire...

— Tu veux dire que tu te balades avec un mort ?

— Seulement ses cendres.

Elle posa doucement le sac et resta un long moment sans rien dire.

— Gosh ! T'es vraiment un type bizarre, toi. C'est ta femme, hein ? Elle vient de mourir et tu ne peux pas t'en séparer, c'est ça ?

— C'est un de mes deux meilleurs amis... avec Sam.

Elle me sourit et deux grosses larmes se mirent à couler sur ses joues. Bouleversée comme une midinette plantée dans un Harlequin, elle prit mon visage dans ses mains et le fourra contre sa poitrine.

— C'est beau, sanglota-t-elle. Deux amis qui se rejoignent pour donner une sépulture au troisième. Je t'aiderais à trouver Sam, mon chéri, et nous irons tous ensemble jeter les cendres dans l'océan, à Coney Island.

— Non, soufflai-je entre les seins de Rebecca. Pas à Coney Island, à Quauhnahuac.

— C'est pas à New York, ça, fit-elle en me rendant à l'air libre.

— Non, c'est au Mexique.

En le racontant à Rebecca, au cœur de Manhattan, mon projet me parut encore plus baroque qu'au moment où, le nez humide et coincé dans le giron d'Agathe, la femme de Michel, je l'avais conçu dans la solitude de mon appartement parisien. Sophie m'avait quitté, Michel venait juste de mourir et Sam vivait à six heures d'avion de chez moi. J'étais seul, désespéré, déprimé. Comme on dit en Bretagne, j'avais plus goût à rien. Je parlais de tout lâcher, de brader ma librairie et de partir sur les routes, au hasard, comme un beatnik

tardif au ventre un peu mou et au cheveu rare. C'était juste une manière de me faire plaindre un peu plus mais Agathe avait pris la balle au bond.

— Génial ! avait-elle fait en battant soudain des mains comme une gamine, c'est exactement ce qu'il te faut. De l'air, beaucoup d'air... Mais pas au hasard. Tu te souviens de votre serment ?

— Lequel ?

— Le seul. Celui du cimetière...

Je nous ai revus tous les trois, une nuit, dans un cimetière, jeunes et soûls, partageant une pochée de sel, un citron et une bouteille de mezcal que nous avions ouverte à la mémoire de Malcolm Lowry et d'*Au-dessous du volcan*, dont nous venions tous d'achever la lecture et qui nous semblait l'œuvre la plus importante du génie littéraire de l'humanité tout entière. C'était en 1967 et nous n'avions pas encore tâté aux plaisirs plus corsés de la révolution et de ses désillusions. Toujours est-il que nous nous sommes juré sur ce que nous avions de plus sacré qu'à la mort du premier d'entre nous, les deux autres iraient répandre ses cendres à Quauhnahuac, au-dessous du volcan.

— C'est idiot, fis-je en sachant déjà que je ne pouvais plus reculer.

— Pas tant que ça. Pense à Michel. C'est le volcan ou le potager de notre maison de campagne...

Vu comme ça... J'ai fini par convenir que la place de notre pote était plus dans la glaise d'un mythe que dans celle d'un carré de choux-fleurs.

Il ne me restait plus qu'à trouver Sam.

## 2

À l'angle de la 79<sup>e</sup> et d'Amsterdam, une bande de gosses multicolores avait ouvert la vanne d'une bouche à incendie. Ils se tortillaient sous la douche glacée en glapissant de joie sous le regard absent d'une poignée d'adultes qui, assis sur les marches des perrons d'immeuble, sirotaient leurs bières emballées de papier kraft. Le brun délavé des murs de brique tirait vers le rose contre le bleu du ciel ; ensemble, ils jouaient une symphonie à mi-chemin entre Gershwin et Hopper. J'ai pris une rapide photo de la scène avant de me diriger en sifflotant vers l'entrée du métro.

— Hey, *man* ! Où tu vas comme ça ?

Ils étaient deux à me courir après, deux jeunots efflanqués comme des coyotes dans leur T-shirt déchiré.

Je me suis arrêté net. Dans ma tête, la symphonie s'est mise à dérapier vers une tonalité nettement plus rock'n roll.

— Vers le métro, j'ai fait en souriant à fond de dentier. Je vais prendre le métro.

Ils souriaient aussi en m'entourant d'un mouvement souple qui me privait de toute retraite. Leurs dents avaient encore l'éclat candide de l'enfance, pas leurs yeux.

— On t'a vu prendre la photo, *man*. T'es rapide mais on t'a vu quand même.

J'ai pensé très vite à mon Nikon, au poids que je leur rendais, à leur jeunesse et aux lames qu'ils cachaient sûrement quelque part. De l'autre côté de la rue, les mômes continuaient à pomper l'eau de la ville.

— C'est les gosses, j'ai dit en cherchant ma salive. Les gosses et la bouche d'incendie... Ça ressemble à un film...

Ils se sont retournés, ils ont regardé le manège des gosses comme s'ils le voyaient pour la première fois.

— Juste des gosses, a fait le plus grand des deux d'un air étonné.

— Ouais, a dit l'autre en se détendant légèrement. Des gosses qui jouent avec l'eau...

— C'est mon premier matin à New York... Comme dans les films que j'ai vus en France...

— Tu viens de France! se sont-ils exclamés d'une seule voix comme s'ils comprenaient soudain l'étrangeté de mon comportement.

— Paris, ai-je confirmé d'un ton détaché.

— Désolés, *man*. On ne savait pas. On croyait que t'étais un flic.

— Ouais. Un enfoiré de flic ou un putain d'espion du propriétaire.

Ils m'ont accompagné jusqu'au métro en me demandant des nouvelles de la tour Eiffel, du foot, « le vrai jeu, *man*, celui qu'on joue avec les pieds », et de la Sécurité sociale, « Le mec de ma sœur raconte qu'en France les docteurs viennent chez les gens pour les soigner sans leur prendre d'argent. »

Ils avaient l'air si heureux de croire que le bonheur existait quelque part que j'ai tout confirmé sans noircir le tableau. Je leur devais bien ça. Ils m'avaient fourni ma première trouille new-yorkaise, mon premier rush d'adrénaline, ma première rencontre avec le mythe.

En me quittant, l'air vachement sérieux, ils ont tenu à me mettre en garde.

— Fais quand même gaffe, *man*, cette putain de ville est pleine de méchants dingues.

— Ouais. Regarde devant toi et ne réponds pas à ceux qui t'arrêtent dans la rue.

Avant de sombrer dans le sommeil, Rebecca m'avait promis de m'aider à retrouver Sam. Elle en faisait une question de principe. C'était, m'avait-elle affirmé, une manière de rendre hommage à un homme capable de ne pas s'arrêter aux apparences d'une femme « séduisante, mais pas tout de suite. C'est comme la pub pour le rasoir à deux lames, si tu vois ce que je veux dire. Encore faut-il que le poil veuille bien se redresser avant que je le cueille et c'est loin de marcher à tous les coups... » Je ne méritais pas d'autres hommages que ceux que Rebecca m'avait rendus jusque tard dans la nuit, mais j'avais besoin d'un coup de main et elle était certainement ce que je pouvais rêver de mieux à New York.

« Je suis comme toutes les célibataires d'âge moyen de cette ville, accro au boulot. Un verre ou deux après le bureau, un mec de temps en temps, un cinoche, une biture. Pas besoin de sortir de Manhattan pour si peu..., m'avait-elle expliqué avec ce sourire de petite fille bravahe qui m'avait si vite séduit, ... et mon patron me doit assez de jours de congé pour que je puisse t'aider à trouver ton Sam jusqu'en Chine. »

Au matin, j'avais trouvé un mot sur la table de la cuisine, juste à côté du café chaud, des toasts et de l'orange pressée : *Je serai libre à midi mais je ne t'en voudrais pas de ne plus l'être. Dans tous les cas, ferme bien la porte en sortant et rapporte-moi la clé à l'Oyster Bar. C'est à Grand Central Station. T'as qu'à demander, tout le monde connaît.*

Reb

Je suis descendu à la station de la 42<sup>e</sup> et j'ai marché le nez au vent. Aucun risque de se perdre dans cette ville quadrillée comme une grille de mots croisés. Manhattan, c'est horizontal pour les rues, vertical pour les avenues. On traverse d'est en ouest, on monte ou on descend du nord au sud. Les odeurs, les bruits même, changent de nature avec la direction, mais l'impression d'avoir pénétré dans la capitale du tiers-monde ne vous lâche plus.

Une devanture m'a donné l'envie d'un chapeau. Je me suis acheté un panama blanc et j'ai marché vers Grand Central en épiait mon reflet dans les vitrines. Mon chapeau me donnait l'air alerte des intellos un peu oisifs des films de Woody Allen. Je me sentais bien, en phase avec une intuition nouvelle de la réalité. J'ai pensé paresseusement à Sophie, à sa crainte d'affronter le monde, à nos discours convenus sur l'inutilité de voyager, au temps que j'avais perdu, à celui qui me restait et c'est passablement déprimé que j'ai retrouvé Rebecca dans la salle de l'Oyster Bar.

— Alors, comment tu la trouves ? fit-elle avant que je n'aie eu le temps d'ôter mon panama.

— Qui ? demandai-je avec un pointe d'angoisse.

— Ben, la gare. Ne me dis pas que tu ne l'as pas vue.

— Si, bien sûr. Je viens de la traverser.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? lança-t-elle avec un petit sourire excédé.

À vrai dire, je l'avais traversée comme j'avais l'habitude de traverser les grandes gares, en cherchant mon chemin avec inquiétude. Les gares et les aéroports m'ont toujours fait l'effet d'être des lieux fréquentés par des gens pressés qui savent tous où aller alors que je cherche désespérément l'indice qui me mettra sur la voie. Celle de New York m'avait paru immense et passablement effrayante avant que je ne tombe sur l'enseigne bleue de



l'Oyster Bar et que je ne m'y raccroche comme un marin apercevant un phare.

— C'est la plus grande du monde, articula patiemment Rebecca. Une véritable cathédrale.

J'ai cherché des yeux un portemanteau et j'y ai accroché mon panama.

— Je me suis acheté un chapeau, dis-je en regardant l'effet qu'il faisait quand j'étais pas dessous.

— J'ai vu. Tu restes ou tu viens juste rendre la clé ?

Sa voix s'était durcie, son sourire avait l'air d'une lézarde dans un mur de pierre. Je me suis assis en face d'elle et j'ai pris sa main.

— Ta gare est merveilleuse, Rebecca, et toi tu l'es aussi. Même quand tu joues les forteresses imprenables.

Elle rosit légèrement, chercha quelque chose à dire et fut sauvée par l'arrivée du garçon. Sans me consulter, elle commanda des huîtres, du homard et un pouilly californien qu'elle tint à goûter elle-même.

— C'est le goûteur qui paye, dit-elle en faisant tourner le vin et en tenant le verre par le pied. Ne proteste pas. À New York, les femmes ont gagné le droit de goûter le vin et de payer la note.

J'en savais assez sur elle pour ne pas m'étonner de la vigueur avec laquelle elle expédiait le vin et la nourriture. Sans cesser de me regarder, elle mangeait et parlait en même temps, ponctuait ses questions sur ma vie à Paris de petits bruits de bouche, de soupirs et de gémissements.

— Parle-moi de Sophie, dit-elle en pulvérisant une pince d'un maître coup de mâchoire.

— Elle est partie. C'est tout ce que je peux en dire pour l'instant.

— Avec un autre ?

La question idiote. Marrant comme les gens tombent toujours dedans à pieds joints dans toutes les conversa-

tions de ce genre. Comme si ça changeait quelque chose au sentiment d'échec et de solitude.

— Pourquoi tu demandes ça ? dis-je sèchement. T'as une préférence ?

Elle a sucé l'intérieur de sa pince avant de me répondre. Le garçon rôdait silencieusement autour de nous en matant le niveau de la bouteille. La salle s'était remplie de types en cravate et de jolies femmes aux rires aigus. Je me suis soudain senti très loin de chez moi.

— Aucune. Simple curiosité féminine.

— J'en sais rien. Je ne me suis même pas posé la question...

Sophie était partie le lendemain de la mort de Michel ; sans rien dire, comme l'eau s'en va d'un vase trop plein. Je cherchais toujours à comprendre et la présence éventuelle d'un autre homme n'expliquait pas grand-chose. La veille de son départ, j'avais déjà renoncé aux questions en voyant la tête de Michel éparpillée sur les murs de son bureau par la double détente d'un fusil dont j'ignorais l'existence.

— ... C'est comme pour le suicide de Michel. Je suppose que ce genre de chose vous arrive pendant qu'on regarde ailleurs.

— En direction de son nombril, par exemple. Au fait, j'ai retrouvé la boîte où Sam jouait encore il y a deux mois.

Le nom du groupe de Sam, The Wrong Case, était encore affiché sur les murs du Dan Lynch's, une boîte de blues irlandaise dans le bas de la Seconde Avenue. Je me suis souvenu d'une lettre où Sam m'expliquait qu'il avait maintenant son propre groupe et qu'il lui avait, bien sûr, donné le nom d'un bouquin de James Crumley. Je me suis approché de l'affiche. C'était une

photo en noir et blanc prise dans une station-service déglinguée du Sud. Sam posait au volant d'un cabriolet des années soixante pendant que le reste du combo buvait de la bière devant le capot ouvert. La photo devait dater de deux ans.

— C'est lequel ton pote ?

— Celui qui est au volant.

— J'en étais sûre. Il te ressemble.

J'ai haussé les épaules. Sur la scène, les musiciens attaquaient le final de *Dust my Broom*. Sam ne me ressemblait pas. À vrai dire, c'est moi qui ne ressemblais pas à Sam. Peut-être un peu, au début, quand nous rêvions tous les trois d'être Coltrane, Lowry et Guevara. Michel était devenu prof, moi libraire, seul Sam avait pris la route.

— Conneries ! j'ai dit méchamment. Je suis pas un môme et rien ne t'oblige à te conduire comme une infirmière.

— Sans blagues !

Elle a brandi son majeur dressé sous mon nez en s'efforçant d'avoir l'air en colère. Le barman nous a regardés en rigolant, le grand Noir en costume noir qui gardait l'entrée a levé le nez de son journal.

— Essaie de continuer tout seul pour voir, elle a fait, avant que l'intro du morceau suivant ne la réduise au silence.

Depuis que j'avais découvert la photo d'Emmett Grogan au dos de l'édition française de *Ringolevio*, je ne pouvais pas voir Sam sans penser à Grogan. C'était bien au-delà de la ressemblance physique, quelque chose qui évoquerait le destin de deux frères nés ensemble mais pas au même endroit et qui ne se seraient jamais rencontrés. Michel et sa femme étaient de mon avis, Sophie détestait Sam et me pardonnait mal de l'aimer. Moi, je suis sûr que j'avais raison. Sur l'affiche, Sam était le seul

des Wrong Case à me sourire. C'était son sourire de cour de récré, celui qu'il prenait chaque fois que je lui disais chiche, un sourire sur lequel j'avais des droits et des jalousies, et c'était à moi qu'il l'avait destiné. Quand il était même, il passait ses vacances à gratter des messages délirants qu'il fourrait dans des bouteilles avant de les jeter dans l'océan. « Ça ne peut pas louper, disait-il. Le destinataire comprendra forcément puisque le message est pour lui. » C'était un peu obscur mais il y avait derrière ce raisonnement une logique implacable qui nous impressionnait.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Rebecca qui devait commencer à trouver que son verre à bière manquait de conversation.

— Le nom du groupe. C'est le titre d'un roman de Crumley. Sam adore les bouquins de Crumley...

Ça ne lui disait visiblement rien.

— C'est un type qui vit dans le Montana et...

— Le Montana, ricana-t-elle. Personne ne vit là-bas. Je veux dire, personne de sérieux.

— Ben lui, il y habite quand même et le groupe de Sam a pris le nom d'un de ses livres. C'est comme ça. Ce qui est marrant c'est qu'en français, le bouquin s'appelle *Fausse Piste*... Tu comprends ?

— Tu viens de retrouver ton pote sur une affiche marquée *Fausse Piste* et tu crois que c'est un message qu'il t'a envoyé avant que tu commences à le chercher. C'est bien ça ?

— Quelque chose comme ça, j'ai bredouillé, un peu ébranlé par sa vitesse de raccordement.

— Et tu me traites d'infirmière quand je te dis qu'il te ressemble... !

Son regard m'a rappelé celui de ma mère chaque fois qu'elle cherchait à me faire recoller au monde réel. Un mélange de tendresse et de patience amusée.

— C'est une vieille affiche. Je suis sûr que le patron te la donnera.

À la fin du set, j'ai fait signe au barman.

— L'affiche des Wrong Case, je peux la prendre ?

— Attendez, je vais demander au patron. S'il l'a laissée, c'est peut-être parce qu'il y tient.

Il s'est dirigé vers un balèze blond d'une quarantaine d'années qui m'a souri en l'écoutant.

— Bel animal, souffla Rebecca en voyant le balèze s'avancer vers nous.

Il s'appelait Steve et il avait gardé l'affiche par amitié pour Sam Tordjman. Ça nous rapprochait un peu mais il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Sam se cachait.

— Il a payé le groupe, leur a dit qu'il se cassait et il a disparu. C'est tout ce que je sais.

— Il faut pourtant que je le trouve, j'ai dit, soudain abattu par la tâche qui m'attendait.

— Suivez-moi, a fait Steve. Vous allez me raconter votre histoire.

On est allés boire de la Kilkenny et du Bushmill dans l'arrière-cuisine du bar. Steve m'a écouté jusqu'au bout en mordillant sa moustache d'un air pénétré.

— Et s'il a quitté New York ?

— J'ai vendu ma librairie avant de partir. J'ai de quoi voyager.

— Avec les cendres du troisième en bandoulière ?

— Pourquoi pas ? Il l'aurait fait pour moi.

Rien n'était moins sûr. À vrai dire, j'avais beaucoup de peine à imaginer Michel trimbballant mes cendres à travers l'océan pour accomplir une promesse de gosses, mais je n'avais jamais pensé non plus au double canon qu'il s'était enfoncé dans la bouche. Sa mort avait bien été le seul événement capable de nous faire voyager tous les deux.

— Vous avez une idée ? ai-je demandé à Steve. Une femme, un autre ami, quelqu'un à qui il aurait pu se confier ?

— Il parlait souvent de partir dans le Sud. Le delta du Mississippi... Le retour aux sources du blues. C'était le genre de truc qui le faisait délirer quand il avait un coup dans le nez.

— Pas de femmes ?

— Si. Une seule, en fait...

Nous sommes allés manger chez Katz's, un *deli* de la Bowery dont Rebecca vantait les pastramis. La grande salle était vide et sinistre, des jambons factices pendaient au plafond, une jeune fille seule pleurait silencieusement à une table et les chiottes pour hommes n'avaient pas de portes.

— Je ne me souviens pas qu'elles en aient jamais eu, me dit Rebecca avec son sourire de New-Yorkaise. Il faut être catholique pour s'arrêter à ce genre de détail.

J'ai mâchonné mon pastrami en regardant dehors. Une bande de clodos en haillons se jetaient sur toutes les voitures stoppées par le feu rouge. Ils frottaient les pare-brise à grands coups de chiffons gras et les automobilistes les payaient prestement avant que leurs vitres ne deviennent complètement opaques. Ils revenaient alors vers le trottoir en comptant leur butin.

— Tu n'aimes pas ça ? fit Rebecca en désignant mon assiette.

À vrai dire, je n'en savais rien. Ça ressemblait à un immeuble fourré au corned beef pour la forme et, pour le goût, je n'avais pas de métaphore sous la main. Dehors, deux clodos nous regardaient en se passant une bouteille.

— Qu'est-ce qu'ils boivent ?

— Du Thunderbird, probablement. Un mélange d'alcool à brûler et de vinasse.

Je me suis demandé si le Thunderbird avait le pouvoir de dissoudre le pastrami.

— J'ai pas très faim. Tu crois que je peux leur donner ce truc ?

Elle a haussé les épaules.

— Pas devant le patron. Emballe-le dans ta serviette. Tu leur donneras en sortant.

Les clodos m'ont maté en grimaçant. Sans doute pensaient-ils que je gardais mes friandises pour la maison. Un camion est passé en faisant hurler ses vitesses. D'un seul coup, le bourdon m'est tombé dessus.

Sandie, c'était le nom de la copine de Sam, travaillait comme serveuse dans une boîte de jazz de la 7<sup>e</sup> Avenue, le Sweet Basil. Greenwich Village était plein de gens très bohèmes et de pauvres multicolores. À l'angle de Sheridan Square, deux gamins noirs jouaient du blues sur une vieille gratte électrique et une contrebasse faite d'un manche à balai et d'une caisse de bois. Je les ai écoutés en cherchant d'où me venait ce sentiment de déjà vu. La nuit était tiède, dans une fissure du trottoir, au ras d'un immeuble, une tige de verdure se balançait doucement. J'ai reconnu un plant de tomates. Sans doute les restes d'un sandwich avalé à la hâte, innocemment, par quelqu'un qui, comme nous tous, se souciait peu des conséquences de ses actes.

Nous sommes entrés au Sweet Basil à la fin du premier set. Sur scène, les musiciens bavardaient en fumant et buvant. Une serveuse affairée nous plaça à une table. Elle était jeune et jolie et portait un crayon crânement posé sur l'oreille gauche. Elle posa deux verres d'eau glacée devant nous.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ce soir, *guys* ? a-t-elle fait avec un sourire engageant.

— Vous êtes Sandie ? j'ai demandé.

Elle a froncé les sourcils.

— Vous voulez être servi par Sandie ?

J'ai senti confusément que je venais de commettre un impair, une de ces gaffes de touriste qui vous ravale soudain au rang de plouc indécrottable.

— Non, j'ai balbutié. J'aimerais juste lui parler.

— OK, je vous l'envoie.

Elle est repartie avec notre commande. Son derrière moulé par un jean marquait le tempo de la musique.

— *Guys* ? On dirait qu'elle t'a pris pour un mec ?

— *Guys* est un terme unisexe, m'a expliqué Rebecca avec un grand rire. Surtout dans la bouche d'une serveuse.

J'ai digéré l'information en me demandant si ma hantise du voyage ne venait pas d'une multitude de détails comme celui-là. La trouille de ne pas comprendre, d'être décalé, de ne pas capter ce qui fait que, soudain, les gens vous regardent en rigolant. Il faut sans doute un peu de courage pour accepter d'être tout à coup un étranger. Un peu de courage ou beaucoup d'inconscience, et moi je n'étais guère conscient que de mon encombrement. « Que tu es encombrant, mon pauvre Manu ! », me disait ma mère chaque fois qu'elle me trouvait dans ses jambes. Je l'ai toujours soupçonnée d'être plus sensible à l'élégance littéraire de la formule qu'à son sens, mais je m'étais quand même efforcé de passer inaperçu, de glisser dans la foule avec le moins de remous possible. J'utilisais la discrétion et la bonne éducation comme des paravents. J'étais gris et je tenais à le rester. C'était avant de me risquer à voyager. Ici, j'étais aussi chatoyant qu'un paon en rut.

Sandie est venue à notre table. Elle a souri tristement en entendant le nom de Sam et elle nous a donné rendez-vous au Buffalo Road à la fin de son service.



Mon nouveau chapeau était dans la note du Buffalo Road. Personne ne s'est retourné à mon entrée et j'ai commandé deux margaritas avec une sûreté qui m'a fait rougir de plaisir.

Sandie est arrivée au début de la troisième tournée.

— Alors c'est vous, Manu ?

Elle avait défait ses cheveux et je lui ai trouvé l'allure plus jeune qu'au Sweet Basil. Elle souriait mais on sentait qu'elle se forçait un peu.

— Sam se demandait quand vous vous décideriez à venir...

Elle m'a regardé avec un petit air penché.

— ... Vous voilà, mais c'est trop tard, il est parti.

Elle ne savait pas où. Il était juste parti comme elle savait qu'il le ferait un jour :

— C'était le genre à ça. Il est resté cinq ans, mais c'est pas le temps qu'ils restent qui compte. Ce qui compte c'est la façon qu'ils ont de ne jamais s'installer tout à fait. Jamais les pattes et les ailes en même temps. J'ai payé pour le savoir, c'est toujours à eux que je m'accroche et quand je dis que je m'accroche...

Elle a fumé clope sur clope en racontant sa vie. Ça ressemblait à la plupart des films que j'avais vus. L'enfance dans un des nombreux trous du cul du monde – le sien était du côté de l'Iowa mais il ressemblait sérieusement au mien, l'appel du large et l'atterrissage sur le ventre. C'était pas catastrophique, c'était juste une position d'attente qui durait depuis quinze ans. Un rôle dans une pièce off Broadway, une pub de temps en temps...

— La carotte qui vous pend à portée de dents et la salle pour survivre. Regardez les filles autour de vous. Nancy essaie de percer dans la photo, Liz écrit ses scénarios même quand elle est aux chiottes, Clara pense qu'elle est la nouvelle Ida Lupino et le barman a déjà publié deux bides.

C'est Clara, une grande brune à l'air tragique, qui nous servait et ça m'a fait quelque chose. Il fallait bien plus qu'un simple grain pour oser se mesurer à Ida Lupino.

— Je vois guère que Sam qui ait échappé à la salle. Il a tout de suite gagné sa vie avec la musique...

Elle a laissé sa phrase en suspens comme un oiseau sur une patte. Je ne savais même pas ce que faisait Sam. Du blues, oui, mais comment ? Je ne l'avais plus entendu depuis qu'il était parti. Je me tapais du blues toute la journée et je n'avais même pas eu la curiosité d'écouter mon pote. Sandie et Rebecca me regardaient comme si elles lisaient mes pensées dans un phylactère.

— ... Il était déjà bon en arrivant, reprit Sandie, mais l'air de New York l'a complètement décripé. Quand je l'ai rencontré il en était à se choisir un agent... Vous savez ce que c'est qu'un agent new-yorkais ?

J'ai fait signe que non.

— Tant pis... C'est pas un truc qu'on peut expliquer... Ce que je veux vous dire c'est que Sam a toujours choisi où il ne voulait pas jouer sans que le fric soit un problème... Rien n'était un problème pour Sam.

Elle m'a regardé en plissant les yeux derrière la fumée de sa clope. Son maquillage commençait à foutre le camp sous les paupières.

— Je ne sais pas où il est, Manu. La seule chose que je sais, c'est qu'il ne reviendra pas.

— Une autre femme, peut-être ? ai-je demandé en rougissant.

— Peut-être...

Elle a haussé rêveusement les épaules en regardant ses copines.

— J'en sais rien... C'est la première question que les gens vous posent. Comme si ça changeait quelque chose...

J'avais envie de disparaître sous la table. Le regard de Rebecca évitait le mien.

— Je suis désolé. C'était une question stupide.

— Inutile, surtout. Sam n'est pas du genre à laisser des explications. Pour ce que j'en sais, il a peut-être seulement changé de quartier. Ça vous étonne ? Vous êtes son pote, non ?

Elle ramassa son sac et fila vers les toilettes.

— T'en fais pas, dit Rebecca en me prenant la main. On finira bien par le retrouver.

Je ne m'en faisais pas. Tout ce qui avait constitué ma vie mourait ou disparaissait dans une succession d'événements et de décisions mais je ne m'en faisais pas. Peut-être que le vertige avait eu enfin raison de l'angoisse ? Peut-être que le monde s'était enfin mis à tourner ?

— Je peux vous donner deux points de chute, dit Sandie en revenant à la table.

Ses yeux brillaient comme des émeraudes dans son make-up refait. Elle a griffonné quelque chose sur une serviette.

— Le téléphone de son agent et celui de Tom. Un grand copain de Sam, mais surtout son dealer de confiance. Si Sam a quitté New York, il lui a sûrement demandé des adresses.

— Des adresses de quoi ?

— Je t'expliquerai, a fait Rebecca en se levant.

J'ai payé l'addition et j'ai remercié Sandie. Elle a levé son verre et m'a expédié un baiser du bout des doigts.

— Coke, herbe, amphés, downers... Comment tu crois que ça marche, un musicien ?

Encore un aspect de Sam que je n'avais pas envisagé. J'avais fumé des tas de joints avec lui mais je croyais que ça lui avait passé en même temps que moi. Quand j'avais acheté ma librairie.

Rebecca m'a tendu le téléphone.

elle semblait hésiter toujours entre la misère et le faste. C'était bien la vague vue de haut ; elle coulait d'un seul bloc compact sur un sol ondulé par les coups de boutoir des éléments.

À l'aube, nous vîmes le volcan un peu avant d'arriver à Cuernavaca, le Quauhnahuac du livre de Lowry. L'air était sec et bleu et l'on ne voyait que lui.

— Merde ! il est vachement loin, fit Sophie.

On s'est regardés et, pour la première fois depuis longtemps, on a éclaté d'un rire commun authentiquement joyeux. Le Popocatepetl n'était pas là où nous l'attendions. Nous le pensions au cœur de l'action, il n'était qu'un panorama de toute beauté, loin au bout de la vallée du Morelos.

— Il est quand même là, fit Sam avec une grimace optimiste. Suffit de s'en approcher...

C'est ce que nous fîmes.

La légèreté de l'air nous rendait insouciant. À moins que ce ne fût cette impression de toucher enfin au mystère de ce livre si terrible que nous en avions fait un serment de mort à l'âge où l'on ne sait pas encore qu'elle est déjà en marche.

Après Tepoztlan, nous avons rejoint la petite ville d'Amacameca et de là, par un chemin caillouteux, à trois mille six cents mètres d'altitude, le *Paso de Cortés*. La route s'arrête là, sur un sol de tuf planté de grands pins sombres. Au pied du volcan.

Sam était radieux. Il gara la voiture au bord du ravin et se pencha sur lui en fredonnant le refrain de *Cross-road*. Des années après, je me demande encore comment je n'ai pas compris qu'il était le seul d'entre nous à avoir pris le roman du Consul au pied de la lettre. C'est cette déchéance aboulisque de l'ivrogne brûlé par l'alcool et la connaissance, incapable d'échapper à l'effroyable tyrannie de son moi mais poussé par la soif terrible de dépasser

ser la soif, qui l'avait guidé jusqu'ici à travers un réseau de nécessités tortueuses.

Nous choisîmes longuement l'endroit où nous allions jeter Michel. C'était le bas de la piste d'où les grimpeurs s'élançaient vers le sommet. Une semelle anonyme l'emmènerait peut-être plus haut. Jusqu'au sommet, qui sait ?

— Je vais chercher l'urne, dit Sam.

Mais il se mit au volant et se jeta dans l'abîme avec Michel, la voiture, l'argent, les bagages et les réponses à toutes nos questions.

En le regardant brûler jusqu'au bout, j'ai repensé à ce que nous disait notre prof de philo sur la fin du Consul : « ... dépasser le tournoiement du monde et du temps pour se fixer dans l'immobilité de l'être et la transparence du Nous... »